



guillaume  
lebrun

---

fantaisies  
guérillères



GUILLAUME LEBRUN

---

## FANTAISIES GUÉRILLÈRES

En ce début de xv<sup>e</sup> siècle, tout est chaos au Royaume de France : les Englishes imposent leur présence depuis près de cent ans, Armagnacs et Bourguignons n'en finissent pas de s'écharper. La guerre civile menace de ravager le pays. C'en est trop pour Yolande d'Aragon. Puisqu'une prophétesse est attendue pour couronner le dernier Dauphin vivant, il n'est plus temps de rester avachi dans les palais. La fulminante duchesse prend donc la décision de hâter le destin. Et la voilà reconvertie dans l'élevage de quinze petites Jehanne. En secret, elle crée une école dans le but de les former aux exigences militaires et intellectuelles de Guérillères accomplies. Mais la Douzième, de loin la plus forte et la plus féroce, n'a rien à voir avec celle que Yolande aurait voulu initier à la vraie nature de sa mission.

Porté par une langue inouïe d'inventivité, d'insolence et de drôlerie, ce roman iconoclaste en diable réinvente l'un des plus illustres épisodes de l'histoire de France avec panache.

Guillaume Lebrun élève des insectes dans le sud de la France. *Fantaisies guérillères* est son premier roman.

# FANTAISIES GUÉRILLÈRES

*Du même auteur  
chez un autre éditeur*

QUELQUE CHOSE DE L'ORDRE DE L'ESPÈCE, éditions Joca Seria  
(collection Extraction)

PROTOTYPE 876437 I-A, éditions Joca Seria  
(collection Extraction)

GUILLAUME LEBRUN

FANTAISIES  
GUÉRILLÈRES

CHRISTIAN BOURGOIS ÉDITEUR

© Christian Bourgois éditeur, 2022

ISBN : 978-2-267-04721-9

## Note à l'attention des moines copistes

Vous tenez entre les mains la véritable *geste Jehannesque*, telle que recueillie auprès de Yolande d'Aragon et de Jehanne la douzième, apostillée ci et là lorsque cela s'avérait nécessaire. Aucune protestation de votre part concernant la véracité de ce récit ne sera prise en compte,

*Deus autem ille aut defendat et custodiat te,*

~~Abdul al-Haz~~

Eugène IV, pape



# SYMPATHY FOR THE DEVIL



Laisse-moi me présenter comme il se doit :  
my name is Yolande,  
and I am from Aragon,  
née sur les terres du royaume de France quatorze  
siècles après Jésus-en-Christ, répandue au sortir du  
ventre par des hurlements de joie, déjà bien esbar-  
daillée des choses du monde, instruite en diableries,  
quatre fois reine, deux fois comtesse, dame de Guise,  
duchesse et maîtresse incontestée de mes sujets héri-  
tés de mienne épopée angevine, mariée à Louis, dit  
Loulou, belle-mère et liée par le sang au Grand  
Bastard de France, je me montre si douce avec lui  
qu'il me nomme tantine. Alors que j'étais enfin en  
âge de pouvoir sécher les vêpres, une grande guerre  
civile s'est déclenchée. Sache que c'est pur hasard  
si je me tiens du côté des Armagnacs plutôt que de  
celui des Bourguignons. J'eusse pu être en inverse  
et le vivre aussi bien. Nonobstant, il faut recon-  
naître que tout avait mal commencé pour les gens  
de la classe mil trois cent quatre-vingts. Car, bien

avant la scission fatale dont je te parle, le royaume était plongé et jusqu'à l'aine en grande bastaille contre les traîtres d'ascendance englishoise. Eux aussi héritiers du trône de France, par directe lignée d'Isabelle la Louve, en survivance des roys maudits, et voulant comme tout le monde leur place au banquet : ce qui donna lieu à quatre-vingt-dix ans de négociations outre-Manchettes à coups de flèches et d'espées.

J'appartenais ainsi à une Cour de France déjà dévastée où nous attendions que nostre tout nouveau Dauphin, j'y reviendrai, trouvât un moyen de se sacrer lui-même. Et cette bombance de tristesse et de frustrations diverses eût pu continuer jusqu'au tombeau si un retournement de l'Histoire ne m'avait enfin offert la place que je méritais depuis longtemps. Je m'en vais te raconter comment :

J'étais dans un champ, c'est là que tout a commencé.

À l'époque, la situation s'était passablement aggravée par rapport aux années précédentes, qui, à dire le vrai, n'étaient déjà pas bien fiérottes. Mais là :

La guerre ? Totale.

Les Englishes ? Everywhere.

Mon husband ? Idiot.

J'étais de plus en plus affligée d'être coincée dans ce camp de big losers, ratiboisés jusqu'à l'os et trahis de partout. Car, je l'ai dit, au fond de moi je n'étais en faveur de personne, j'avais simplement mieux joué à l'Armagnac jusqu'à présent. Le marasme aidant, je laissais parfois échapper quelques bijoux et autres

écus à l'intention des petits Bourguignons finalement si près de gagner la longue et grande guerre. En faisant par ailleurs bien savoir alentour que je n'étais pas du tout réticente à l'idée de subitement me retourner pour regarder la perfide Albion dans les yeux et lui déclarer à elle aussi mon amour. Sait-on jamais. Nenni veux mes œufs en panier seul, et à l'insu de tous nouais virevoltantes relations contre-nature avec nos Ennemis.

So.

On en était là de l'Histoire, et j'étais donc dans un champ, tranquille mais sévèrement déprimée. J'avais mon exemplaire *des Très Riches Heures du duc de Berry* et je me plaisais à alterner prières extatiques et blasphèmes radicaux, du genre à faire mourir d'apoplexie un troupeau de carmélites.

Mon attention impie s'est vue soudainement détournée par le boucan que faisait un petit nid d'oiseau tombé d'un arbre à quelques pieds de mes ardouettes. Dans la mesure où je n'avais rien d'autre à faire et que je commençais à en avoir ras le heaume des enluminures du Languedocien, je me suis mise à décapiter précautionneusement les oisillons qui piaillaient en aigu, puis à remettre leurs cadavres en malplace façon puzzle. Ça m'a divertie un moment, mais lorsqu'on s'est enjoyé à changer trois fois la teste de l'un sur le corps de l'autre, on se lasse. Note que, malgré ce, rien n'était pire que d'être coincée en Cour avec l'assemblée générale des abolis du cervelet.

Alors, n'aie crainte, nous allons très vite revenir mordre le sujet à vif, mais il est deux ou trois

choses que tu dois savoir avant, afin de bien saisir miennes haine et isolement volontaire. Pour tout ce que je ne dis point, reporte-toi à ta version locale de l'*Encyclopédie de Yongle*, je ne suis pas ici pour t'éduquer<sup>1</sup>.

À cause de tous ces renversements de l'Histoire depuis cent années ou presque, tu imagines sans peine qu'il était malaisé aux clampins d'entraver qui-que-quoi dans l'arbre monarchique afin d'être assurés de la bonne généalogie d'untel ou d'une-telle : mais ça n'a pas suffi aux nutjobés qui nous dirigent. Et grande bastaille d'ego Paris-province finit par provoquer cette guerre d'entre soi généralisée, sise au cœur cuit à point de nostre Royal Family : Charles VI, nostre roy, toujours bien vivant en chair et en os mais rendu fol, une régence bancale fut établie pour nous maintenir à flot. Ajoute à ça Louis d'Orléans, frère dudit roy, salement assassiné en sombre ruelle par le duc de Bourgogne, nostre cousin, et voilà qu'on qualifie tous Dijonnais de félons usurpateurs au lieu de les embrasser sur les deux joues. Mon husband Loulou était aficionado armagnac et j'étais retenue à lui par bague et chaîne. En outre, le petit dernier de la fratrie des Valois s'était entiché de Marie, la plus débilitante de nos children. Le susdit, nommé Charles par sien père, entitré comte de Ponthieu, était laid comme un séant de baron cacochyme. Dieux ! que

1. Yolande a toutefois consenti à nous fournir son arbre généalogique, que vous pourrez trouver en appendice de cet ouvrage.

cet enfant ne faisait pas prince. Il avait toutefois réussi à séduire ma Marie en lui hululant sérénades nuitée après nuitée, ayant même écrit pour icelle petit poème, gravé par ses gens sur un anneau d'or :

*Icelui vient des cieux  
Et tous les dieux entre eux  
N'arguent que par toi*

Fesserie de niaiseux, mais point pour ma pauvrette. Imagine-la éperdue, réclamant à Père et Mère une fiançaille immédiate ; et Charles d'aller quérir ses propres parents pour leur parler de cette tombade d'amour. Et voilà comment je me suis retrouvée avec l'abruti sur les bras. Afin de ne pas avoir les deux persillés de cervelle sous les yeux en permanence, je les avais congédiés en Anjou sous prétexte d'assurer leur sécurité : il faut dire que les rues de Paris étaient si peu sûres que même les cabochiens n'osaient plus sortir tout seuls le soir. J'en étais provisoirement débarrassée et c'était par ailleurs bien suffisant pour prouver nostre « loyauté », guillemette-moi le mot s'il te plaît.

J'ajoute ici que les nouvelles qui me parvenaient par pigeons de mes soldates angevines ne se recoupaient que trop : nostre petit Charles ne portait pas très haut les armoiries du royaume, ça non. Il n'avait que deux neurones en guise d'instruments de tactique militaire et si nous l'avions esgourdé, nous aurions perdu bastaille sur bastaille. L'occasion se serait présentée, je me serais introduite en secret dans

l'atelier de sire Pastoureau et j'aurais choisi un bien bel âne pour toute héraldique le concernant.

Sa Mother, Isabeau de Bavière, reine de France et haute fourbesse de l'escarte-cuisses, ce n'était pas officiel mais c'était son titre complet quand on en parlait entre nous, n'avait guère supporté ma nouvelle emprise sur les amours des tourterelles et, depuis que j'avais éloigné les children de ses hideux jupons, me considérait avec nettement moins de respect qu'elle n'en aurait eu pour une fièvre typhoïde. Je dois avouer que je n'avais point eu la patience de faire preuve de diplomatie avec la Germaine. À ses exigences concernant le retour de son fils en capitale, j'avais répondu aussi sec : « Nous n'avons point nourri et chéri celui-là pour que vous le fassiez clamser comme ses frères, le rendiez fol comme son père ou aussi englishois que vous. Je le garde près de moi. Venez le prendre si vous l'osez. » Suprêmes et parfaites accusations puisque gratuites et fausses en tout ; elle en avait conçu force évanouissements de rage, mais, coincée comme elle l'était par le mariement à venir, icelle devait composer malgré-ce avec mienne féroce présence.

Pour ma part, j'en disais pis que pendre à chaque occasion qui m'était donnée, mais toujours de façon dissimulée, esbourdouillée de précautions diverses telles qu'*il paraît, j'ai entendu dire, oh ! vous savez pas*. Je prenais la température du peuple et tout le monde était d'accord avec moi :

1. Isabeau avait fréquenté hors chrétienté la moitié de la Cour et autant de serviteurs aux compétences douteuses ;

2. elle était à peu près aussi esparpillée que son royal husband sur le plan cervellique ; mais chez elle, point d'hallucinations ni délires, plutôt grandes hurlances, obsessions sans pourquoi et colères incroyables ;

3. elle était intégriste hardcore-mon-coco genre anti-Englishe puissance mille, d'où sa hargne redoublée à mes dires de tantôt.

Par ailleurs, elle non plus ne pouvait pas s'em-pifrouiller Jean sans Peur, le duc de Bourgogne. Mais pas seulement depuis son alliance englishoise, non non, depuis toujours il lui faisait bourdonner le saint-sépulcre, le cousin, et toute la région avec lui. La Bourgogne, Isabeau, elle n'y avait jamais foutu les pieds, elle trouvait ça pas hygiénique. Alors, quand l'estrandet a commencé à tenter de s'autodésigner seul vainqueur du jeu des trônes, elle est devenue rose bonbon de colère, la Mother, cinq pieds deux pouces de haine écumante.

Toutefois, ces derniers temps, on la voyait tournicoter bien souvent autour dudit duc, comme si elle avait subitement décidé d'ajouter un tiers d'eau croupie à son hypocras. D'aucuns disaient que ces minauderies étaient là tentatives de soutirer diables informations ou bien d'apaiser les guerroiements subjacents. Ou même simple fantaisie de sa part. Mais moi, je voyais clair en sien jeu de dupes : elle pressentait une retournade de dernier cadran, savamment orchestrée par quelque fabuleuse traîtresse.

Oui, car dame Yolande a toujours fait avec ce qu'elle avait dans sa manchotte, et je prenais mes

aises, assurément. Charles de Ponthieu, bien que maigrichard et sans charisme, ferait un roy comme un autre, après tout. Je l'avais donc dûment fait revenir à Paris. Dès lors, il avait suffi d'éliminer la concurrence. Les deux aînés, Louis de Guyenne et Jean de Touraine, n'étaient pas aussi coriaces que je l'avais imaginé ; alors que je me préparais à tâche autrement plus ardue, quelques herbes aux lousps savamment mixées à de l'hydromel en étaient venues à bout. Bien heureusement, le clampin de Cour est aussi ignorant en herberie que le reste du royaume : il fut prestement déclaré qu'ils avaient succombé à un *mal mystérieux*. En l'occurrence, moi, et moi seule. Je rêvais de dire à Isabeau que j'étais responsable de l'occision précoce de ses deux cancrelats et mordais donc rudement sur ma chique, me rassurant à l'idée que le moment viendrait bien assez tôt.

Ainsi, le 5 avril de l'an de grâce 1417, je devins future belle-mère du Dauphin ; je crus avoir tout prévu et que bielle route se traçait vers mienne victoire. Mais ces ébouriffés du bulbe se révélèrent réticents à l'idée de céder son dû au Ponthieu. On ne soupçonnait que trop sa bastardise et une preuve de sa divine provenance semblait estre devenue nécessaire, puisque la politique et les poisons n'y suffisaient plus.

Mais revenons à présent au cœur de l'Histoire, c'est-à-dire, once again, Moi. J'étais donc dans un champ, j'avais les mains toutes malpoissées de sang et, comme à chaque fois que je me lançais dans des activités qui frôlaient l'hérétique, je m'attendais à

voir les autres rappliquer en foule anxieuse pour se mesler de ce qui ne regardait que moi.

Loulou, surtout, avait la fâcheuse manie d'arriver l'air de rien et de poser moult questions de mal-cervelé, telles que suit : « Parviens-tu à te tenir loin du Diable ? », « As-tu vu un Buisson ardent quelque part ? », « Aurais-tu eu, au cours d'une de tes promenades, une prédiction quant au futur du royaume ? »

Ah oui, précision importante : afin de dissimuler mes activités herbageuses et d'éviter ainsi que les gens d'armes et autres prêtres dépressifs ne viennent vermillier dans mes malles, j'avais fait croire à tout le monde que j'étais devineresse. Mais attention, pas comme ces sorcières qui se mettent nues dans la forêt pour dallasser autour d'un feu de bois les soirs de solstice, non, une bonnaventureuse bien chrétienne qui, de temps à autre, a une révélation importante issue de Jésus-en-Christ ou de sa Mère ou de son Père ou des saints : y a trois mille saints, c'est simple, il suffit de donner un prénom au hasard pour décrocher la queue du miqué au tourniquet de la nutjoberie.

Bon, c'était bullshiterie, mais dans la mesure où tout était misère et nulle splendeur, je m'étais dit que je pouvais peut-être gagner quelques deniers en conseillant les cocues et, par ricochet, acquérir un statut spécial au sein de la basse-cour, encore un peu plus au-dessus du lot des simples.

Il arrivait donc qu'on vienne me voir certains soirs avec troubles incertitudes sur son devenir, ou sur la fidélité de son husband, ou sur la cuisson de la dinde

de Noël, et je répondais toujours par des phrases vagues et adaptables à n'importe quelle situation. Les ménagères étaient ravies et je gagnais de quoi me payer des robes sans avoir à ouvrir une ligne de crédit auprès de Loulou. Mais depuis que nous étions devenus pré-beaux-parents du Dauphin, tout en continuant bien évidemment de nous faire laminer par les Englishes et évincer par les Bourguignons, çuici avait décidé de me mettre au service du royaume et considérait que tous mes supposés talents divinatoires permettraient d'en savoir plus sur le couronnement du prince.

Je gérais tant bien que mal cette pournillade qu'il s'était ardemment implantée en cervelle, mais le harcèlement devenait chaque fois plus précis et j'allais bientôt me retrouver à court de phrases toutes faites. Et mon Loulou, il est crétinant mais pas à ce point-là : si je continuais comme ça et que rien n'arrivait, il me conduirait au bûcher sans ciller. Il est comme ça, mon husband, il aime brûler les gens. Et les sorcières en particulier. Comme il a une certaine autorité sur les égotants de l'axone, il suffirait qu'il jure m'avoir vu me diaboliser pour que la Cour tout entière parte couper de la boisellerie et ravive les braises sans poser plus de questions.

Je cherchais donc en permanence des choses intéressantes et mystérieuses à lui dire, en belles tournures qui pourraient le satisfaire, mais je ramais comme sous Caton. Il devenait méfiant ; j'étais même certaine que, d'une manière ou d'une autre, il me faisait surveiller. J'allais devoir trouver une solution pour

me débarrasser du problème : j'avais déjà bien bonne idée pour cela.

Mais là j'étais seule, les mains pleines de sang d'oiselets, et pas de Loulou, pas de Cour, personne. En regardant autour de moi, je compris qu'il se produisait une lucifette inédite.

On ne pouvait distinguer jour de nuit, tant tout était grisâtre. L'herbe jaunissait, laissant apparaître au-dessous une terre noire et sableuse. Si j'avais à adjectiver le paysage apparu sous mes yeux, je proposerais *blême*. C'est un mot bien blatte puisqu'il ne veut rien dire. *Blême. Blême, blême, blême, blême, blême.* Tu vois ? Aucun sens. Tout était donc blême et moi-même je blêmissais. J'ai commencé à marcher sans savoir s'il y avait une véritable direction à prendre dans ces strates éthériques de brumes fantômes. J'étais si loin de tout que je ne voyais plus contours, pourtant bien sûre de ne point m'être déplacée de trop de lieues. Ce qui aurait dû se trouver à l'horizon ne s'y trouvait pas, ni le château ni la forêt autour du château.

J'étais au milieu d'un autre royaume que le mien, spectral et désertique ; je me suis même demandé à un moment donné si je n'étais point morte, tant tout cela ressemblait à la fin promise.

J'exagère peut-être un peu, mais ce qu'il te faut d'ores entraver, c'est que nous autres, princesses, reines et saintes catins, le sens de l'aventure et le goût des contrées inconnues ne sont pas exactement ce qui nous définit le mieux. Tu as vu que j'étais tout de même plus avisée que la plupart. Ce n'est pas bien

difficile : depuis toutes petites, on nous a expliqué qu'il fallait prier, se marier, pondre nombre children, sourire à s'en sécher les dents, éventuellement crever dans d'atroces douleurs gynécobstétriques afin que nostre husband puisse se remarier avec sa nièce de douze ans. De tous temps, avons dû livrer batailles, surmonter rumeurs absurdes et grandes humiliations pour acquérir une certaine indépendance et liberté de cervelle. Mais c'étaient là combats d'alcôve, de chambre au soir, de femmes entre elles et d'hommes discrètement poussés dans l'escalier ; non point d'esgorgements en ruelles ni d'explorations de pays outremarins.

Au bout d'un certain temps, alors que j'avais toujours dans les nuances de gris sans cesse mouvantes autour de moi, j'aperçus un lac. C'est à cet instant précis que quelque chose s'est mis en place dans ma teste qui fonctionne encore au jour d'hui, une machinerie de l'esprit qui était déjà présente à l'intérieur de mon crâne et qui a cliqueté rudement pour ne plus jamais s'interrompre. J'ai su, et c'était là certitude absolue, comme je sais miens noms et prénoms, que c'était vers ce lac qu'il me fallait aller, car j'y trouverais les réponses à des questions que, sottement, je ne m'étais encore jamais posées.

Plus j'approchais, plus ledit lac me semblait estrange, plus estrange encore que tout le reste. Je compris qu'il était vivant, doté d'une conscience propre. Il m'appelait, sans mot bouliner pourtant, et je ne pouvais m'alourdir à quoi que ce soit pour

m'empêcher d'avancer. Je mettais un pied devant l'autre mue par une force invisible.

J'étais Fascinée, note la majuscule. Je sentais bonheur et joie se mesler au-dedans de mon corps et mille espérances. Espérances de quoi ne saurais dire, mais oui, espérances, une forme de Foi nouvellement éclore et sur le point d'être apprise. Je sentis toute l'angoisse précédente lentement se dissoudre et marchai à présent avec une grande ferveur.

L'eau à la surface ne reflétait rien, pas même mon visage lorsque je me penchai au-dessus. Le lac continuait pourtant de m'appeler et m'intimait de venir en lui pour que je puisse y trouver bon chemin vers l'Autre Lieu.

Lorsque j'approchai ma main, l'eau devint l'espace d'un instant masse compacte, rétive à tout contact humain ; puis l'agrégat se délita en matière glutinante, viscosité verdâtre, qui salit le bas de ma robe et commença à se retirer, moisant le passage promis.

Au centre du lac, au-dessus des limons et des poissons qui palpiotaient en cherchant de l'air, s'élevait un palais magnifique, sans démons ni gorgones pour le garder, pourtant similaire à celui situé à la fin de l'Enfer. Une montagne hallucinée, monstrueuse, à l'architecture cyclopéenne, telle que surgie des tréfonds de la Terre et du Temps. Haute comme des dizaines de cathédrales, ses tours penchées figuraient en sculptures des créatures inconnues en ce monde. J'en conclus qu'il s'agissait probablement là d'un renversement de ma propre intelligence. Il paraît que quelquefois, en venant en âge, vous avez un

rouage de cervelle qui fonctionne mal et commencez à voir des choses et à entendre des gens qui ne sont point là, pourtant certain que vous n'êtes fol en rien. J'entrai dans la montagne-cathédrale en me disant *what the fucking hell*, Yolande : que ce que tu vois soit la réalité ou pas, t'es foutue de toute façon, alors autant aller jusqu'au bout de ton *delirium tremens*. La grand-porte de la montagne-cathédrale se referma avec brutalité. J'étais coincée, et joliment.

L'intérieur n'en était pas exactement un : les murs étaient en pierre de taille, mais il n'y avait pas de plafond au-dessus de moi, juste le ciel, d'un noir profond, sans lueur d'étoiles, une obscurité solide et écrasante. Et devant moi, des portes, chacune faiblement lumineuse. Des portes à hauteur d'homme, cette fois. Une infinité de portes sur ma gauche et sur ma droite, des portes illuminées on ne savait comment, des portes littéralement à perte de vue. Je m'étais attendue à bien des horreurs, comme des hordes de meurtriers sanguinaires ou des dragons à six testes ; mais alors des portes, non, vraiment pas. J'imaginais qu'il se passerait très vite *quelque chose*, mais rien.

C'est là que je me suis dit : voilà, *my poor Yolande*, tu vas rester ici jusqu'à ce que mort par faim et soif s'ensuive, Loulou sera veuf et, comme le clamsage anoblit les gens, on pourra enfin commencer à dire du bien de toi, ce sera déjà ça.

Désespérée et ne sachant quoi faire, j'ai tenté de forcer une poignée. Fermée. Puis une autre. Pareil.

Ah ! finalement c'est peut-être ça, la Mort, ai-je commencé à m'égosiller avec l'arrogance que tu me connais. Puis je me suis soudain mise à rire : de l'absurdité de cette situation, de l'inanité de mienne existence, de toute la tension accumulée. Il m'était impossible d'arrêter, et les murs de la montagne-cathédrale renvoyaient l'écho de mon rire, et c'était mille rires déments que j'entendais en retour.

À la vingtième porte close, j'avoue avoir laissé libre cours à ma frustration et essayé de l'ensoulader à grands coups de pied. Puis je me suis assise par terre et suis passée brusquement du rire aux larmes. Je suis restée là un moment, à vagir comme Ariane sur son île sans que personne me prît suffisamment en pitié pour me faire fontaine. Je ne pourrais te dire combien de temps exactement, mais longtemps, jusqu'à me vider toutes ces larmes hors du corps et m'en trouver hébétée.

Puis tout à coup, au moment où je pensais crever pauvre Yolande icelle bien seule, une des portes s'est ouverte sur du vide. Je m'y suis engouffrée, ne réfléchissant ni dieu ni diable à ce que j'allais trouver de l'autre côté.

Au détriment de belle logique qui eût voulu me voir polioter une nouvelle fois sous une nef de ciel immense, je me trouvai transportée dans une pièce en rectangle d'or, quoique basse de plafond et fort étroite au passage, comme si elle se dimensionnait selon mes besoins. Accrochées aux murs et illuminées à intervalles réguliers par des pans de torches aux flammes étranges et clignotantes, il y avait là

moultres tapisseries gigantesques, d'une si somptueuse tisserie que c'était incontestablement l'œuvre de plus grande artiste encore qu'Arachné, et si vives en couleurs et en tons qu'elles eussent pu se mouvoir sous mes mires sans que j'en fusse étonnée. C'était partout fils d'argent pur, brisures d'améthyste et d'agate incrustées d'onyx ou de rubis, au liseré d'émeraude. J'eus dès mon entrée dans la pièce la certitude froide, tranchante comme la lame affûtée d'un coutelas de boucherie, de voir ici même la Vérité toute nue de nostre monde, que je devrais tenir secrète jusqu'au moment propice.

Après la Grande Révélation, je compris en plus de tout le reste qu'en rien n'étais folle ni perdue, mais que je venais au contraire de me retrouver après des années d'errance en mienne teste.

En quelques minutes à peine, j'étais à nouveau dans le champ où j'avais laissé les oisillons décapités. J'avais la Divine Clé habilement dissimulée en poche. Je savais désormais ce qu'il me fallait faire et entrepris de me rendre à la Cour le plus rapidement possible.

Je les trouvai tous avachis et glutinés dans la grand-salle. Isabeau était assise sur le trône avec son air éternellement las, le Dauphin à ses pieds en train de jouer à chat-qui-pue avec diables cousines ou apparentées. Loulou se tenait un peu plus loin, il parlait avec un prêtre, sa seule activité depuis des mois et son unique kink depuis toujours. Je m'éclaircis la gorge et fis une entrée solennelle ; nul ne sembla la remarquer, ce qui normalement m'aurait fait barnaudir et frapper quelques valets, mais l'heure

était grave et je pouvais endurer l'affront. Je me mis au centre de la pièce et tapai des mains pour attirer l'attention de tous les schlagues alentour. Ils mirent un peu de temps à se concentrer et je pus finalement prendre la parole dans un silence adéquat :

« Mes chers esbaubis et vieils et bions bienheureux, je suis là, icelle Yolande, et vous dis sans détour ce qu'iceux pensent bas : nous loosons tant et plus le royaume de France. Et ce pour plusieurs raisons. Tout d'abord, et c'est le cœur marri que je suis contrainte d'assoutenir les thèses impies, la rumeur court et bien loin quant à la nature du prince : on le suppose neveu plutôt que fils, issu de Louis plus que de Charles. Vostre Majesté, Vostre Majesté, vous savez tous les deux que je n'ai jamais cru pareille absurdité. Mais c'est le peuple qui parle, et nous devons tout faire pour le dédire de cette infâme conviction une fois pour toutes. Car nostre prince, si vigoureux, est assurément de sang royal et non point bastardé.

« Ensuite, nous sommes isolés : Paris est sur le point d'estre englishisé, les Bourguignons ont victoire sur tout. On nous dit pauvres et malcervelés, harcelés de partout par les armées estrangères. Illégitimes, dénoncés à grands cris par les sujets sur lesquels nous souhaitons pourtant régner, réduits à portion congrue et esbardaillés par nostre propre arrogance.

« N'essayez point d'arguer, mes amis et bielles présences, vous savez bien qu'icelle Yolande dit vrai. Nous attendons depuis trop longtemps et nous avons

l'affrontement inconsistant, la hallebarde molle et malmenante, perdant ici une bastaille, là une place forte, reprenant parfois un territoire pour en perdre trois autres. Nous sommes élus de Dieu qui veille sur toute chose et espérons un Signe de Sa part. Mais peut-être plaçons-nous trop d'espérance en Sa Manifestation. Non point qu'il faille douter de Son appui, oh ! certes non : vous savez bien, Majestés, que je suis croyante en dévotion, et bien pieuse, ma vie en témoigne. J'ai parfois certaines révélations, sur lesquelles vous comptez bien pour vos affaires. Et j'en ai eu une ce jour : cessons d'attendre. Car rien n'arrivera si nous restons en cet état d'incertitude. N'est-il point écrit dans le Livre que nous devons prendre notre Destinée en main ? Je suis bien certaine de l'y avoir lu quelque part.

« Voici mon idée et croyez-moi quand je vous dis qu'elle m'a été inspirée de très-haut : Depuis des années, une Grande Prophétie annonce que le royaume sera sauvé par une bielle et vaillante et vierge Guérillère. Vous vous en souvenez, n'est-ce pas ? Il fut une époque où les clercs du collège dit Sorbonne publiaient nombre fol de petites annonces afin de trouver la susdite. Plusieurs se sont présentées. Hélas, elles étaient toutes malaisées, tchimbourles au possible et encore moins vierges qu'une tenancière de Maison. Il ne fallait qu'un simple regard au premier venu pour s'apercevoir de la supercherie et la dénoncer sans plus attendre. Pourtant, beaucoup y ont cru, et sans faillir encore. Combien de temps perdu en dénonciations et colloques afin de prouver l'absence

de sainteté de celle-ci et de celle-là ! Et vous savez quoi ? Je pourrais malgré-ce sortir prestement et me rendre immédiatement dans les villages, Dieu m'en garde, mais je pourrais, afin de vous en ramener sans effort des dizaines de grouillots balbouinants, persuadés jusqu'au tréfonds de leur pauvre âme illettrée que Frestana ou Jacotte était bien l'envoyée de Dieu et que nous avons brûlé une sainte. Les gens sont ainsi. Ils veulent l'espérance, et, quand ils pensent l'avoir trouvée, ils ne la lâchent plus. Même lorsque les événements les contredisent, ils refusent de renoncer à leurs croyances et préfèrent tordre leurs certitudes pour les faire rentrer coûte que coûte dans le moule malfaçonné de la réalité. Se trouvant ainsi transformé à leur mire, le monde factice qu'ils perçoivent persévère dans leur crâne jusqu'à la fosse commune. Par ailleurs, il est indéniable que le peuple et la soldatesque ont besoin, pour décider de se battre, d'être sûrs que c'est là juste combat et bielle raison d'offrir sa vie. C'est ce que nous avons perdu, tous autant que nous sommes : la capacité de représenter leur espérance afin qu'ils la placent en nous et en nous seuls. Car, après tout, les Englishes sont-ils pires que d'autres ? Oui, évidemment, ce sont des monstres sans délicatesse et malpeignés, aux dents tordues et chicoteuses. Mais pour le toutvenant ? Même sous l'atroce occupation, nos sujets ripaillent et boivent presque comme avant. Leur existence reste la même, seul l'accent est modifié. All prévôts du petit Châtelet Are Bastards, comme on dit désormais. Il faut leur redonner la Foi, la Vigueur. Voici donc ma